

Lacan Quotidien



N° 873 – Lundi 16 mars 2020 – 06 h 34 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Suspensions

EN AVANT

***Pelléas et Mélisande*, un « chef d'œuvre » de Maeterlinck revisité**
(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs
La conflagration de la honte par Luc Garcia



***Pelléas et Mélisande*, un « chef d'œuvre » de Maeterlinck revisité**

(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

De l'avis de nombreux musiciens – Boulez en tête – et d'amateurs éclairés (Pierre Macherey, plus sévère que Jankélévitch) (1), sans Debussy, c'en était fait de *Pelléas et Mélisande*. Sans doute Henri Ronse avait-il recréé la pièce en Belgique, puis à Paris à la fin des années 1970, avec ce que l'on nommait jadis « un succès d'estime », mais on avait attendu, puis cessé d'attendre des lendemains.

Et voilà que, coup de théâtre, Julie Duclos s'empare de ce texte et le met en scène aux Ateliers Berthier (2). Elle scande le phrasé de coups de tonnerre qui vous font sursauter dans votre fauteuil. Elle installe le texte entre un écran immense, dont les images réalistes halent l'éternité de la mélancolie *maeterlinkienne* jusqu'au ciel d'Hiroshima et aux forêts où nos promenades ne nous mènent plus sans penser à celles qu'ont traversées les trains de la mort, et une scène qu'occupent le sol aride d'un dehors et un dedans dédoublé coupé dans le sens de la hauteur. À des projecteurs, qui semblent des miradors, sont appendus des soleils noirs, car le noir se décline, comme nous le savons mieux depuis Soulages.

Maeterlinck précurseur

Maeterlinck reçut le prix Nobel de littérature en 1911. L'usage qu'il fit de l'apophorese en fait un précurseur de Céline puis de Nathalie Sarraute. Cela n'interdit pas de faire résonner cette date avec celle de l'article de Freud sur Schreber, qui mène à la relecture que Lacan fit des *Mémoires* du célèbre Président qui nous oriente encore dans la compréhension de la psychose : une phrase peut s'interrompre, le code se démettre du message et un homme déjà bien engagé dans la carrière et les honneurs se trouver aux prises avec des mots déchaînés le mettant à la torture, puis au défi de se relever de l'épreuve et de rendre compte, par une construction verbale singulière, de l'épreuve surmontée et du savoir issu de son expérience.

La cosmogonie maeterlinckienne est peuplée d'âmes que leurs paroles semblent séparer toujours plus des corps exsangues dont elles sont la forme. Elle ne s'anime que par le miracle d'une langue poétique, qui les fait tenir et se parler au moyen de ces points de suspension, toute vérité étant avoué qui mérite la mort. La scène du théâtre devient un *nécromantion* où les personnages sont les ombres de la *nékuia* antique à laquelle Lacan fait allusion au début de sa lecture du Banquet (3), mais ce ne sont plus les héros qui paraissent un par un pour dire ce qu'ils savent, ils ne savent ni d'où ils viennent ni où ils vont, et s'ils parlent, ils éprouvent aussitôt que leurs paroles les exilent plus encore et défont l'être précaire qui soutenait leur corps.

Les personnages de Maeterlinck sont les survivants du *Massacre des Innocents*, dont la contemplation tombée du pinceau de Brueghel a inspiré à Maeterlinck son premier texte. Les enfants morts hantent presque tous ses écrits – à l'exception de *L'Oiseau bleu* – et quand ils ne meurent pas, comme celui qu'en mourant Mélisande met au monde, c'est pire encore, car c'est pour continuer cette non-vie menacée par une éternité de souffrance. L'amour qui y est remède ne peut que succomber à l'aveu qui en est fait.

Mauvaise rencontre, dit Jankélévitch, qui résorbe le destin de ces malheureux dans celui de l'humanité souffrante, sans distinction.

Le désir du metteur en scène

Julie Duclos ne s'y est pas trompée. Quand l'enfant paraît sur les épaules de son père, instrumenté par celui-ci qui cherche à surprendre par ses yeux innocents la faute en train de se commettre entre les amants, elle a trouvé une manière de voiler ce massacre tout en faisant entendre sa juste position à elle : grandir démesurément l'image du visage de l'enfant, la grandir pour mettre à l'abri l'enfant réel qui est bien là, tout jeune comédien de chair et d'os, et ne permettre aux yeux voraces des spectateurs de se repaître de son visage qu'*in effigie*. De plus, elle a attrapé la férocité de la mélancolie distillée tout du long de la pièce par une prose réputée « magnifique », imbibée de la musique du silence et l'a fait cristalliser en déplaçant l'unique indication d'un rire discret pour l'ajouter, quelques répliques plus loin, ce rire, et le faire éclater comme un sarcasme sardonique, à l'invocation par Golaud – le plus vivant, le seul vivant, selon Boulez – de l'innocence dont le front de son épouse est nimbé.

Par cet acte, la dramaturgie se resserre, l'invocation biblique « *Absalon Absalon* » fait résonner et se choquer l'histoire et le mythe, et s'impose, rejetant sur la forclusion paternelle la lutte à mort des frères, déjà présente, ose-t-on le dire, à la première génération tombée du Jardin d'Eden, ces frères qui ne se disputaient pas encore une femme sinon la mère, à mort puisqu'aucun partage terrestre ne pouvait les apaiser.

La démonstration se perpétue là où le crime se perpète, du défaut dans la transmission, de ce rien qui court au pire quand il n'est pas transmis en tant que tel, spectre de la Chose même.



Désir extrême, soleil noir de la mélancolie, désir décuplé

Dans le monde de Maeterlinck où chacun se voue à le présentifier, la marge de la nuit recouvre le jour, la mort entre dans la vie comme chez elle, le destin s'accomplit sans qu'aucune place soit faite au désir, cette défense difficile qui résiste à l'universel, comme l'a montré Ginette Michaux en opposant aux héroïnes de Sophocle et de Racine la petite princesse Mélisande venue de nulle part, poussée sur ces terres de la mystique flamande, que Lacan évoqua dans sa conférence à l'université Saint-Louis de Bruxelles, sans jamais nommer Maeterlinck.

L'homme était étrange, qui se désintéressa bientôt du destin de son œuvre et se retrancha dans son château de Orlamonde, dans le pays niçois, pour consacrer sa plume à décrire la vie de certains insectes. Est-ce la question du bon gouvernement qui le hantait ?

Entre le meurtre de Pelléas par Golaud et la mort de Mélisande, un laps : la fuite de celle-ci devant son époux, Golaud, et ce cri, répété : « ah, je n'ai pas de courage ». Un aveu, un constat, une lumière faite sur l'abjection qui menace de tout envahir si elle trouve son entrée, l'abjection dont aucun symbole n'abolira l'humilité qu'il faut pour s'y attaquer.

Il avait écrit pour les humbles, Maeterlinck.

Écrire, dire... Ce n'est pas le même combat.

Et mettre en scène ? Là est aujourd'hui une version très particulière du courage : une détermination quant aux textes, qu'à force de travail acharné on les y risque sous une forme incarnée ou qu'ils soient faits pour le théâtre, comme c'est ici le cas.

Installer des corps vivants pour nous donner à entendre et voir cette passion de l'invisible était une gageure. Elle culmine dans les sons déjà évoqués, la chanson de Barbara heureusement substituée aux paroles surannées de celle de Mélisande. Et, au premier étage, la pièce close sur elle-même d'où la tragédie sourd tout au long du temps décrété par Arkel, l'aïeul incarné par Philippe Duclos, celui qui prétend ne vouloir rien imposer et qui impose ce rien à Pelléas qui veut s'en aller de ce lieu sous la forme de l'attente, l'attente c'est-à-dire l'*attentation* qui couve dans le rien qu'elle recèle – car, comme le dit Gennie Lemoine, on ne peut attendre que la mort, tout le reste il faut le faire. Le fait est que du père de Pelléas on ne saura rien, sinon qu'il est malade et que son fils est rivé à l'attente de l'issue de la maladie devant la porte de la chambre qui ne s'ouvrira pas, le moment où l'on apprend qu'il va mieux déclenchant les catastrophes en cascade : Pelléas a perdu l'ami au chevet duquel il voulait se rendre, l'attente a produit ce qui devait arriver, en présence de Mélisande, la femme interdite, Golaud jaloux accomplissant les meurtres.



Aux symboles de la chevelure, de l'anneau et de la couronne dont on a pu dire que le théâtre symboliste en faisait les acteurs véritables du drame, les personnages n'étant plus, eux, que des marionnettes désarticulées – des fantoches, dira Maeterlinck, rendu amer par le succès de la version opératique à l'écart de laquelle il fut tenu et s'éloignant toujours plus de la compagnie de ses semblables –, Julie Duclos a substitué une ponctuation sonore et des états extrêmes, un rire qui fait mal, une attente mortelle, provoquant le spectateur à s'en enseigner. Elle n'a pas cédé non plus sur l'incarnation et a choisi des acteurs portant haut le texte et tenant leurs corps à la hauteur des micro-événements qui tissent l'inactualité de cette non-histoire de « l'extrême-contemporain » (4), jusqu'au drame de l'exténuation qu'il faut bien pour que l'innocence recouvre sa quête inassouvie d'authenticité du voile de son mensonge fondamental.

1 : Je me réfère au numéro de *L'Avant-scène Opéra*, aujourd'hui épuisé, consacré à Jankelevitch et Debussy.

2 : Avec Vincent Dissez, Philippe Duclos, Stéphanie Marc, Alix Riemer, Matthieu Sampeur, Émilien Tessier les enfants (en alternance) Clément Baudouin, Sacha Huyghe, Elliott Le Mouël. Jusqu'au 21 mars. Programmation suspendue.

3 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le Transfert*, Seuil, Paris, 2001, p. 32.

4 : J'emprunte cette formule à Michel Chaillou.



La conflagration de la honte

par Luc Garcia

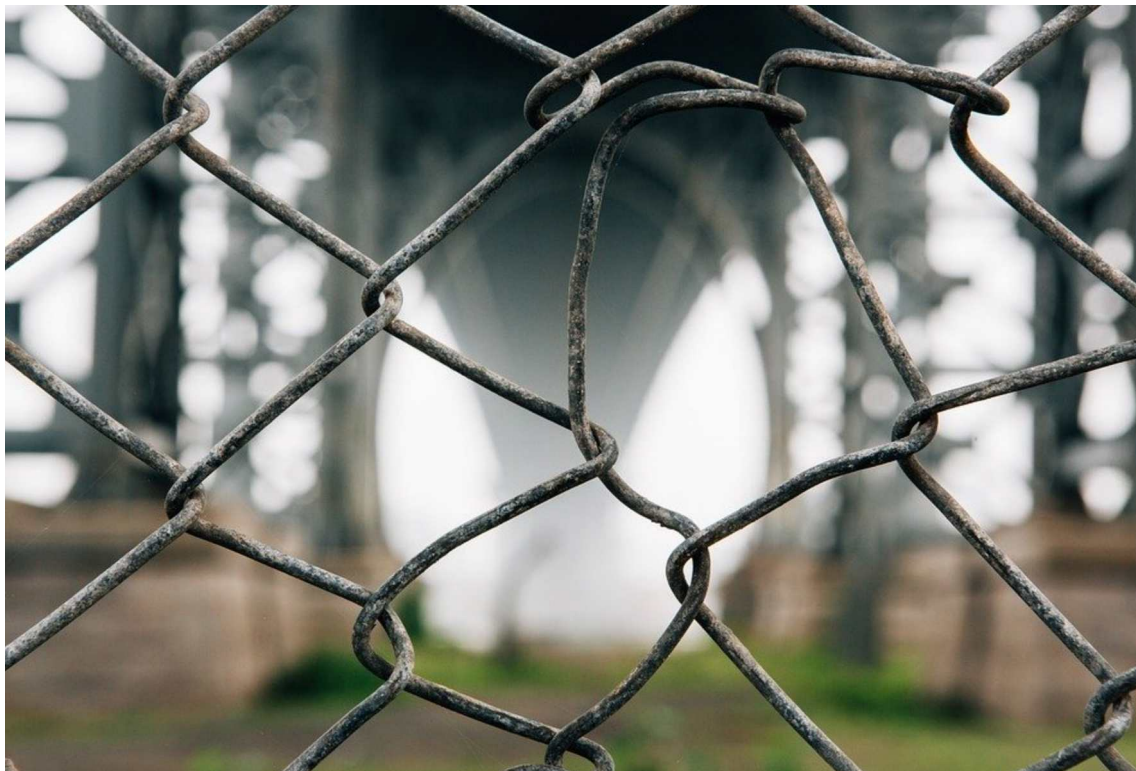
Sur le bout de la langue, un poison sans goût se paie plus cher qu'une injustice. En cotation, l'aile droite de chiroptère cru du Wuhan dans son bouillon froid pèse lourd car l'intégrité de corps est touchée. Masques et préservatifs sont en plein boum pour protéger l'index des contaminations. Le silo de gel hydroalcoolique est encadré par le gouvernement, tandis que le Brent plonge. Dans les interstices des constats de ce tourment mondial, viennent se placer quelques images de guerre.

Trois millions de Syriens dans la province d'Idlib, au nord-ouest du pays, sont le dividende accessoire des opérations comptables terminées. Les corps valent toujours moins que ce qu'ils fabriquent. En temps de guerre, les réfugiés sont périssables et plongent dans le néant des illusions qu'ils portent à leurs dépens. À Idlib, l'illusion a le nom d'un idiot utile qui s'appelle Erdogan, cet homme qui promet un jour sur deux qu'il va faire un malheur et le lendemain déclare qu'il l'a déjà fait.

Ni une phrase ni une équation. La Turquie siège à Mons en Belgique comme membre de l'OTAN, achète un système de missiles à la Russie, qui bombarde trois mois plus tard les positions turques en Syrie ; des diplomates français, qui font mine que tout est sous contrôle, souhaitent que la France n'isole pas la Turquie, choisissant de voir le doigt plutôt que la lune ; Erdogan veut récupérer l'autoroute M4, l'axe majeur d'écoulement du pétrole de l'État islamique qui se finançait par cette diffusion en contre bande à chaque plein que nous faisons (c'était aussi ce pétrole-là que nous avions dans nos réservoirs) ; alors la Russie comme toujours soutient Assad, dit-on. Il en résulte que le type qui fait le sale travail pour plomber les terroristes que personne n'aime s'appelle Vladimir Poutine. Voilà pour l'écriture du petit télégraphiste occidental qui conclut en principe que tout cela n'est vraiment pas bien (formulation académique) ou nécessite l'organisation d'élections (formulation sociale).

Or, Le boutiquier de Damas fait partie d'une minorité régionale chiite essentiellement située à proximité de la région d'Idlib qu'il nettoie patiemment, avec une méticulosité qui n'a rien d'accessoire. Dans quelle mesure Poutine n'exploite-t-il pas un règlement de compte d'Assad avec son propre pays pour pouvoir y mettre un pied, voire un peu plus ?

Se pose alors la question du point à partir duquel, tant du côté des commentateurs que des organismes politiques, la question syrienne est rabattue sur une affaire d'empathie, d'accueil ou de générosité. Lacan fait remarquer que « mon égoïsme se satisfait fort bien d'un certain altruisme, de celui qui se place au niveau de l'utile, et c'est précisément le prétexte par quoi j'évite d'aborder le problème du mal que je désire, et que désire mon prochain » (1). À écouter les incessants témoignages désolés qui ne cessent de défiler sur les plateaux à propos de la Syrie et des réfugiés, il reste un goût amer. Ces incessantes déplorations finissent le plus souvent par le constat fatigué d'une impuissance parfaitement située sur les secteurs bombardés. Lacan mentionne ainsi l'existence d'une zone « où je maintiens, ces prochains, au niveau du peu de réalité de mon existence » (2). Nous pourrions considérer le conflit syrien, que l'on ne sait pas nommer, comme cette parcelle utile qui finira par rendre supportable la vie du travailleur fatigué.



Faire équivaloir les civils bombardés d'Idlib avec les réfugiés de Turquie entretient un malentendu dont la conséquence comprend, et la stratégie discursive d'Assad, et le point aveugle humanitaire grâce auquel, autour de Moscou, plus personne ne bouge. Le diplomate standard déplore : si un civil d'Idlib sous les bombardements est condamné à un refuge turc auquel il ne pourra de toutes les façons jamais accéder, c'est qu'il est déjà mort. Modeller cette confusion, par des subterfuges géographiques ou discursifs, fait qu'au nom d'un désastre sanitaire, on maintient l'attentisme politique et militaire. Le pari est gagné ; son fonctionnement ne date pas d'aujourd'hui. On pourra évoquer les Sudètes de 1936 ou 1945, qui avaient vu les déplacements de population les plus importants jusqu'à ceux de ces

dernières années en Syrie. Ce n'est pas tant que les mêmes causes produiraient les mêmes effets ; c'est plutôt que la naïveté feinte ou le cynisme politique s'expriment toujours par le mot d'ordre *vivons cachés, vivons heureux* des démocraties européennes. Celles-ci trouvent là le confort de leur éternel fauteuil aux consonances chrétiennes. Tant que le cœur saigne dans un bain de larmes pour des innocents malheureux, tout va bien. Dès lors, parler de la Syrie aujourd'hui ou égrener des scrupules, c'est du pareil au même.

Le nord-ouest de la Syrie est une enclave qui réunit une population hétéroclite et surprenante, avec ses civils bringuebalés et ses djihadistes aguerris. Pour entretenir les scrupules, on nous sert une phrase magique et simple : *comme les Russes et Assad veulent anéantir les djihadistes, les dommages collatéraux sont inévitables*. Une lèvre un peu tordue, un raclement de gorge ou une chatouille étudiée du menton suffisent généralement à accueillir le *regrettable constat*.

Or, en matière djihadiste, la région est riche de plusieurs milliers de combattants : ce sont eux la véritable monnaie d'échange. Suite à ce que certains, pas si rares, considèrent être l'échec de l'État islamique, des groupes sont actuellement occupés à repenser le djihadisme de demain. Si l'on parle souvent des combattants que ledit État a enrôlés et dont beaucoup sont morts, on oublie plus facilement d'évoquer les déçus du recrutement initial – parmi lesquels, d'ailleurs, de nombreux Français.



Sur cette scène ignorée de tous ceux qui trouvent plus commode d'observer l'astre turc, se déroule une guerre de clans dont on parle peu, voire jamais. Quand sonne l'heure des successions, l'arme la plus redoutable du djihadiste est l'horloge. La Turquie est alliée de Poutine pour cette simple raison : un guerrier n'a jamais tant besoin qu'un adversaire structuré. C'est plus pratique, on peut le convier à la table des négociations comme on dit subtilement. En soutenant, de manière aléatoire le plus souvent, tel ou tel courant djihadiste, Erdogan se rêve en chimiste habile. De temps en temps, son allié russe remet une pièce dans la machine lorsqu'il estime qu'il faut rééquilibrer les différents courants, comme sur une table de mixage, et donc les maintenir présents sur le secteur qu'il convoite. Le déçu de l'État islamique est le client parfait pour Vladimir Poutine. Que ce client pense qu'il est son ennemi ne changera rien à Moscou où la fin, toujours, justifie les moyens – c'est la fameuse diplomatie du pragmatisme théorisée par Lavrov, le malin ministre des affaires étrangères ; elle permet aussi de comprendre pourquoi Poutine organisait les déplacements en bus de la population Tchétchène pour fêter dignement la tuerie de Charlie Hebdo (3).

Ainsi, les courants djihadistes actuels (notamment Hayat Tahrir al-Cham, le plus emblématique d'une reconversion réussie hors Al Quaida, Hourras ad-Din et le Mouvement islamique du Turkestan dont les exactions sont d'une violence insensée) ne subissent à peu près aucune perte. Tandis que les réfugiés turcs viennent d'horizons très divers, notamment d'Afghanistan, ce pays avec lequel Trump a signé un accord de paix truculent avec les islamistes au pouvoir qui sont des talibans, dans le confort d'un silence assourdissant (4).

La seule guerre qui vaille oppose en fait Poutine à Assad, qui sont, ces deux-là, sur le même terrain et veulent la même chose : un pays vide de Syriens, rempli de pétrole et de devises avec une ouverture sur la Méditerranée dont rêve la Russie qui dispose déjà de la base navale de Tartous et celle aérienne de Hmeimim inaugurée en septembre 2015 ; tant que des djihadistes logeront là, Damas comme Moscou savent qu'ils ne risqueront rien. Au même moment, Assad a repris contact secrètement avec l'Arabie saoudite, puisque leurs intérêts commerciaux sont communs.

En attendant, les images défilent et elles sont commodes. « Le regard est cet objet perdu et soudain retrouvé, dans la conflagration de la honte, par l'introduction de l'autre » (5) rapporte Lacan ; au point qu'il nous soit permis de nous demander à quoi donc servent ces images de réfugiés qui s'échouent et qui errent ? La lecture naïve est celle de la monnaie d'échange. Ces images abreuvent nos regards et notre honte change lorsque naît la bonne conscience de la désolation. Tant que nous sommes désolés, le maître avance sans vergogne. La conflagration, ce terme guerrier à l'origine qui désigne un conflit entre parties adverses, c'est l'explosion de la honte et sa néantisation aussi bien. Un tiraillement qui s'impose comme une drogue pour dissoudre toute compréhension sur le mal qui s'y joue — et si jamais les réfugiés étaient, juste une seconde, cette monnaie d'échange que l'on rêve de faire d'eux, c'est uniquement pour que nous puissions croire que nous n'y sommes pour rien. C'est le paraphe ultime dont les totalitaires ont besoin.

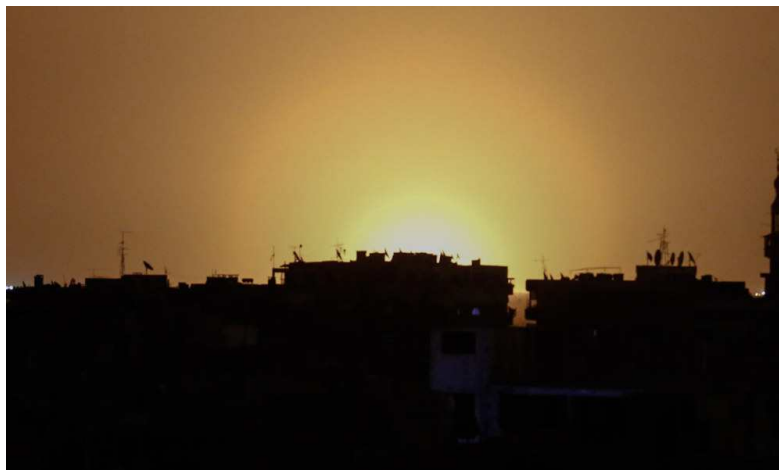
1 : Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 220

2 : *Ibid.*

3 : information à retrouver [ici](#).

4 : information à retrouver [ici](#).

5 : Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 166



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (evc.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI